

sa pérégrination sur la terre, son voyage à travers le temps, son passage dans les terres de la mort, qu'il nous faut étudier maintenant que nous connaissons le mystère de sa vie auprès du Dieu unique, de celui qui est un et seul, qui n'a pas de second.

Plutarque initié aux mystères de son culte et toujours bien informé, comme le prouve la concordance des textes d'origine égyptienne, mais trop enclin au panthéisme et au naturalisme qui dominaient aux basses époques, nous a laissé un précieux traité sur Osiris, et les interprétations de ce mythe qui avaient cours alors dans les grandes écoles d'Égypte, où venaient se confondre dans un syncrétisme nébuleux les enseignements traditionnels des temples, les doctrines de l'Orient et les spéculations des philosophes grecs et romains.

Osiris, le seigneur du temps, celui qui conduit l'éternité, s'était fait homme (1) et régna sur la terre, nous dit Plutarque. Il donna à son peuple des lois sages et saintes, lui apprit à honorer les

(1) Ce mystère est rappelé dans une énumération des noms d'Osiris : « O Osiris, ta mère t'a enfanté dans ce monde ; elle t'a appelé d'un beau nom : Osiris est ton nom au sein des mânes ; Oun-Nofre Véridique est ton nom dans le ciel inférieur ; Seigneur de la vie est ton nom parmi les vivants ; Habitant de la région inférieure est ton nom au tribunal de la divine justice ; Sahou est ton nom dans le lieu saint ; Dieu grand est ton nom... Dieu est ton nom dans les temples : que ton nom reste à jamais ! »

Catalogue des manuscrits égypt. n° 3148, pag. 149.

dieux, parcourant la contrée tout entière pour instruire ses sujets et les rendre pieux et justes. Il fit la conquête de son empire par la grâce pénétrante de sa divine parole : le charme de ses enseignements suffisait pour entraîner les foules sur ses pas et les suspendre à ses lèvres.

« Dès qu'Osiris fut monté sur le trône, il retira les Egyptiens de la vie sauvage et misérable qu'ils avaient menée jusqu'alors ; il leur enseigna l'agriculture, leur donna des lois et leur apprit à honorer les dieux. Ensuite, parcourant la terre, il adoucit les mœurs des hommes, eut rarement besoin de la force des armes (1) et les attira presque tous par la persuasion, par le charme de sa parole et de la musique (2) : aussi

(1) Ἐλάχιστα μὲν ἔπλων δεηθέντα.

(2) Ce dernier trait nous surprend aujourd'hui. La musique est devenue, dans nos civilisations modernes, un agréable passe-temps et un art qui n'a plus assez de gravité pour faire honneur à un sage et surtout à un dieu. Il n'en était pas ainsi pour les anciens. Dans le *Phédon*, Socrate déclare que la philosophie n'est qu'une sublime musique : ὡς φιλοσοφίας μὲν οὐσης μεγίστης μουσικῆς. Dans le troisième livre de sa *République*, Platon va plus loin encore et affirme que le musicien seul est véritablement philosophe : ὅτι μόνος μουσικὸς ὁ φιλόσοφος.

A une époque où les peuples ne connaissaient point l'écriture, et plus tard encore, lorsque quelques rares savants et des sages en petit nombre aspirèrent à fixer, dans des monuments écrits, les traditions de leurs aïeux, les enseignements de leurs pères, l'histoire de leur pays, les anciennes légendes, les principes de morale ; tout ce précieux dépôt était confié à la mémoire des générations rapides qui se le transmettaient de main en main. Pour que ces

les Grecs ont-ils cru qu'il était le même que Bacchus (1). »

souvenirs pussent se fixer plus sûrement dans l'esprit, on leur donnait un ton poétique et une certaine cadence; on les redisait dans les assemblées, dans les banquets, autour du foyer, sur un rythme traditionnel dont la mesure demandait les mêmes coupes et à peu près les mêmes termes. C'est ainsi que nous voyons dans la Bible le premier essai de législation se formuler sur les lèvres de Lamec, en des expressions rythmées, qui sans doute furent chantées d'âge en âge jusqu'aux jours d'Abraham. Il était tout naturel alors que le plus sage de la tribu fût celui dont la mémoire conservait plus fidèlement toutes ces antiques rapsodies et dont l'imagination brillante et féconde savait trouver des chants nouveaux qui charmaient ces auditoires encore faciles. La sagesse et la science se montraient de la sorte inséparablement unies à la musique. Elle était devenue comme la dépositaire des trésors d'expérience recueillis par les générations passées et remplaçait à la fois l'écriture et l'histoire. Nous retrouvons chez tous les peuples cette tradition que leur code et leur rituel sont nés en chantant. Orphée chez les Grecs et les Latins, Osiris en Egypte, Bacchus chez les habitants de l'Asie Mineure sont des musiciens qui récitent, à travers les foules pressées, les histoires des anciennes races, les genèses divines, les origines du monde, les principes de morale, les espérances d'une autre vie, tout le répertoire des connaissances contemporaines. A ce point de vue, Platon pouvait dire : *μόνος μουσικὸς ὁ φιλόσοφος*. Le plus grand éloge qu'on pût faire d'Osiris en ces siècles reculés, c'était donc de l'appeler un musicien, de lui donner une lyre et de le montrer à travers les campagnes attirant à lui les peuples par le charme de ses récits et l'harmonie de ses chants.

(1) PLUTARQUE, *Traité d'Isis et d'Osiris*, ch. XIII. Platon, au III^e livre des *Lois*, dit en effet que le Bacchus des Grecs était le même dieu qu'Osiris. Diodore affirme qu'Orphée transporta son culte en Grèce, en changeant son nom. *Hist.* liv. I, cap. XXXIII. Il fallait donc que les Hellènes eussent quelque idée du dieu qui meurt et ressuscite, pour qu'une telle assimilation fût possible et que son culte pénétrât dans les temples.

Tel fut le roi pacifique et débonnaire, le sage préoccupé seulement du bien de ses sujets et du bonheur de son peuple, qui apporta aux hommes des doctrines inconnues, changea leurs mœurs, éclaira leur intelligence et rallia autour de sa divine personne tous les respects et toutes les affections par l'autorité de sa doctrine, le charme irrésistible de sa parole et la pureté de sa vie.

Mais le bien ne saurait prospérer longtemps sur la terre, même au dire des mythes. Les triomphes du dieu furent courts. Le principe du mal acharné à sa perte lui tendit des pièges et engagea une lutte qui se termina sans résistance par la mort douloureuse d'Osiris. Il était à peine arrivé à la fleur de la vie; il avait vingt-huit ans (1); il avait comblé les hommes de bienfaits et il mourait dans les plus cruelles douleurs. Touchante légende, qui inspira sans doute plus tard à Platon

(1) Il serait difficile de préciser les circonstances de la mort d'Osiris et de rétablir la tradition primitive au sujet de son supplice. Plusieurs légendes semblent avoir prévalu successivement. Celle que raconte Plutarque ne peut être fort ancienne: quelques détails de mœurs ne permettent pas d'y voir un récit remontant aux temps primitifs. Quant à l'âge d'Osiris, il est fixé par la limite traditionnelle de la vie des Apis, 28 ans. Voir le *Mémoire de M. Mariette sur la mère d'Apis*. Dans l'île de Philée, où le culte d'Osiris avait un grand éclat, l'histoire de sa vie est illustrée par les bas-reliefs dans un petit sanctuaire à l'ouest du grand temple. Sa mort et sa résurrection forment les sujets principaux de cette composition. Vingt-huit lotus marquent les vingt-huit printemps de sa vie. VILKINSON IV, p. 189.

cette page sublime sur la mort du juste. L'histoire prophétique du juste par excellence devenait ainsi, sous la plume du plus grand des philosophes, le récit fidèle des derniers instants du Christ.

Mais pour Osiris, comme pour le véritable Sauveur, l'heure de la mort est l'heure de la victoire. Il ressuscite, et alors commence son triomphe (1). Sans contestation et sans lutte, il resaisit le sceptre, ceint la couronne et règne à jamais, mais dans un royaume qui n'est plus de ce monde (2).

C'était pour les prêtres égyptiens et les fidèles d'Osiris une profonde tristesse, lorsque les voyageurs et les philosophes, auxquels ils avaient raconté l'histoire de leur dieu, osaient rapprocher cette sainte et douce figure des divinités peu recommandables de la Grèce ou de Rome, d'un Pluton ou de quelque autre dieu de leur enfer. Plutarque nous a laissé à ce sujet une page tou-

(1) Pour faire comprendre que le dieu homme, qui par son essence divine n'a ni forme ni sexe, se ressuscite lui-même au sein du tombeau, les textes comparent ce retour à la vie à une seconde naissance : dans le sépulcre, Osiris est sa propre mère, mais cette mère est vierge. « O Dieu rajeunissant, créateur des purs, *vierge belle* dans l'abîme, dont le fils prospère à l'horizon. »

Traduct. Deviéra, *Catalogue des manuscrits égypt.*, p. 148.

(2) « O mon fils, le roi des âmes qui ont existé jusqu'ici est ton père Osiris ; le roi des corps est le prince de chaque nation. »

Hermès Trismégiste, liv. III, ch. III, p. 217.

chante, qui se termine par la description sublime du divin royaume, où règne le sauveur et le juge de l'Égypte.

« Il est un point de la doctrine, dit notre philosophe, dont les prêtres ont aujourd'hui une espèce d'horreur et qu'ils ne communiquent qu'avec une extrême discrétion : c'est celui qui enseigne qu'Osiris règne sur les morts et qu'il est le même que l'Adès ou le Pluton des Grecs. Cette disposition, dont le vulgaire ne connaît pas le véritable motif, jette bien des gens dans le trouble et leur fait croire qu'Osiris, ce dieu si saint et si pur, habite réellement dans le sein de la terre et au séjour des morts. Mais, au contraire, il est aussi éloigné de la terre qu'il soit possible ; toujours pur et sans tache, il n'a aucune espèce de communication avec les substances qui sont sujettes à la corruption et à la mort. Les âmes humaines, tant qu'elles sont unies aux corps et soumises aux passions, ne peuvent avoir de participation avec Dieu que par les faibles images que la philosophie en retracerait à leur intelligence et qui ressemblent à des songes obscurs. Mais lorsque, dégagées de leurs liens terrestres, elles sont passées dans ce séjour pur, saint et invisible, qui n'est exposé à aucune révolution, alors ce Dieu devient leur chef et leur roi : elles sont fixées en lui et contemplent cette beauté ineffable dont elles ne

« peuvent se rassasier et qui excite sans cesse en elles de nouveaux désirs (1). » Ne croirait-on pas entendre un Père de l'Eglise, nous parlant du Christ ressuscité et de ce royaume des âmes, où Dieu lui-même est la récompense et l'éternelle félicité des justes ?

Ce Dieu, qui dans les demeures célestes est la joie des élus, a laissé sur la terre, dans le cœur de ses serviteurs fidèles, un souvenir qui ne s'efface jamais ; il reste à travers les siècles l'objet d'un profond respect et d'un amour immortel. Aucun dieu, au pays d'Egypte, ne trouvait dans les âmes plus de dévouement et de piété, aucun

(1) PLUTAR. *Traité d'Isis et d'Osiris*, ch. 79. Traduct. Ricard vol. V, p. 396. Ces dernières paroles rappellent d'une manière touchante ces élans de saint Bernard :

*Jesu, dulcedo cordium,
Fons vivus, lumen mentium,
Excedens omne gaudium
Et omne desiderium,
Qui te gustant esuriunt ;
Qui bibunt adhuc sitiunt ;
Desiderare nesciunt,
Nisi Jesum, quem diligunt.*

La stèle du musée de Boulaq qui porte le numéro 72, dit en parlant d'Osiris : « L'or n'est rien comparé à tes rayons ; les terres divines, on les voit dans tes peintures ; les contrées de l'Arabie, on les a énumérées ; mais toi seul tu es caché. Tes transformations sont semblables à celles de l'océan céleste... Accorde que j'arrive au pays de l'éternité et à la région de ceux qui sont approuvés ; que je me réunisse aux beaux et sages esprits du Kerneter et que j'apparaisse avec eux pour contempler tes beautés au matin de chaque jour. »

A. MARIETTE. *Notice des princip. monum.*, p. 87.

n'avait autant de temples et d'autels. « La division de l'Egypte en nomes et en provinces, dit M. Mariette, a pour base sa division antérieure en districts religieux. Chaque nome reconnaissait en effet un dieu qui n'était pas le protecteur des nomes voisins, tandis que chaque ville accueillait à son tour une divinité à laquelle elle rendait plus particulièrement ses hommages. C'est ainsi qu'Osiris est, dès la plus haute antiquité, le dieu local d'Abydos. Osiris dut pourtant à son caractère propre de ne pas rester cantonné dans le district qui, à une époque inconnue, lui avait été assigné. »

« Tous les Egyptiens, dit Hérodote, n'adorent pas les mêmes dieux ; ils ne rendent tous le même culte qu'à Osiris et à Isis. Ce passage est à remarquer pour sa netteté. Thèbes, Memphis, Eléphantine, reconnaîtront séparément Ammon, Phtah, Chnouphis, pour les représentants de l'être invisible, et de nomes en nomes les dieux égyptiens se succéderont dans une perpétuelle révolution. Mais Osiris, protecteur des âmes, sera de la Méditerranée aux cataractes le dieu de tous les Egyptiens (1). »

En effet, tous les nomes, toutes les cités célébraient de concert les fêtes en son honneur et chantaient les mêmes hymnes à la gloire du divin

(1) MARIETTE. *Notice des princip. monum.*, p. 103.

ressuscité. Celui qui succomba sous les efforts du génie du mal était pleuré chaque année dans un anniversaire solennel. Une liturgie symbolique rappelait tous les traits du drame émouvant de son agonie et de sa mort ; on entourait son tombeau de lamentations, de chants funèbres, de cris de désespoir ; tout le pays était dans le deuil et les larmes jusqu'à l'heure de sa résurrection. Alors éclataient dans toute la terre d'Égypte des chants de joie et l'hymne du triomphe ; du nord au midi, tous les nomes étaient en fête.

Ce culte national et les cérémonies privées qu'on célébrait au jour de la sépulture d'un défunt et aux anniversaires de sa mort, les hymnes récités sur les tombeaux, les pompes funéraires, les offrandes faites dans les chapelles sépulcrales entretenaient sans cesse dans l'âme de la nation le souvenir du juge et du rédempteur.

« O bon et divin père des dieux et des hommes, dit un papyrus du Louvre, qui fais vivre chacun... Dieu grand, vivant en sa demeure ! Son nom est mystérieux pour tous les dieux, sa forme cachée pour toutes les déesses ; vivant après ses funérailles, il donne à chacun le souffle de la vie (1). » Sorti glorieux du tombeau et vainqueur de la mort, Osiris était devenu, en effet, pour les défunts, le principe de la résurrection.

(1) *Catalogue des manuscrits égyptiens*, Inv. 3148, p. 148.

Vivant après ses funérailles, il donnait à chacun le souffle divin pour une nouvelle existence. Comment l'Égypte aurait-elle oublié son souvenir ; comment ce peuple, si inquiet de l'avenir d'outre-tombe, aurait-il négligé son culte et abandonné ses autels (1) ? Elle ne l'oublia jamais : sa dévotion la plus tendre, son respect le plus profond furent toujours pour Osiris. « J'aime Osiris plus que tous les autres dieux, dit Toutmès III, et désire que mon nom demeure et mon souvenir se conserve dans le temple de mon père Osiris (2). »

Mais de toutes les phases de ce mythe, celle qui a surtout intéressé la théologie pratique de l'Égypte, celle qui est particulièrement mise en lumière par les inscriptions et les peintures, celle qui remplit la plus grande place et exerce la plus profonde influence dans la vie religieuse de cette grande nation,

(1) Nous lisons dans une stèle trouvée à Saqqarah : « Adoration à Osiris qui réside dans l'Amenti ; à Oun-nofer, roi de l'éternité, dieu grand, manifesté sur l'abîme céleste... roi des dieux, seigneur des âmes. Grande est sa vénération. Il est le roi suprême par-dessus tous les dieux ; il est le maître des couronnes dans le temple... Il est le grand du ciel, le roi de l'enfer, le créateur des dieux et des hommes. Quand on observe les devoirs qu'il impose, on règne au-dessus du péché. on connaît le mal... quand on observe les devoirs qu'il impose, on se connaît également. »

M. MARIETTE. *Notice des princip. monum.*, p. 306.

Dans la stèle de Roma dont nous avons déjà cité un passage, Osiris est appelé l'âme des morts dans la région funéraire... et le texte ajoute : les hommes et les dieux, les défunts immortels et les morts le respectent dans leur cœur.

(2) Paroles de Toutmès III, monuments de Boulaq, magasins.

c'est, après la mort du dieu, son rôle vis-à-vis de l'âme de chacun de ses fidèles. Tous les monuments funéraires le rappellent et l'expliquent dans les moindres détails. Osiris était non-seulement le sauveur, mais encore le *juge des défunts* (1).

Quand, dans les vignettes du rituel, sur les stèles des tombeaux, dans les bas-reliefs des sarcophages, dans les peintures des hypogées, nous retrouvons sa figure, il est le plus souvent représenté assis sur son tribunal, dans la salle de la justice suprême. Là, il attend, enveloppé du suaire qu'il avait lui-même emporté dans la tombe, l'âme de celui qui vient de mourir. A ses pieds se dressent les divines balances, où sera pesé le cœur du défunt. Tout est disposé pour le jugement. Au seuil de la salle, Maat, symbole vivant de la justice et de la vérité, comme l'indique son nom, accueille l'âme et la présente au juge. La première parole du défunt, quand il arrivait devant son dieu, était celle-ci : *Je suis l'Osiris* (un tel), et il déclina son nom de la terre (2).

(1) Remarquons que c'est le titre que Jésus-Christ s'attribue sans cesse dans l'Évangile. Il le rappelle dans toutes les circonstances saillantes de sa vie, devant ses disciples et ses apôtres, après un enseignement plus important, devant ses juges quand sa mission est contestée. Dans les symboles de l'Église, c'est un des points de la doctrine qui est mis intentionnellement en lumière et sur lequel on insiste davantage : *venturus est judicare vivos et mortuos*.

(2) Voici dans quels termes le défunt se présentait à son juge, d'après le papyrus Neb-qed : « Paroles, lorsqu'on aborde la salle

Cette assimilation du fidèle avec son divin type, son rédempteur et son juge, me semble un des points les plus élevés et les plus touchants de la doctrine égyptienne. A lui seul il expliquerait la grande et douce influence du mystère osirien dans la vie religieuse de ce peuple, et l'inaltérable amour dont furent entourés le souvenir et le nom de ce dieu. Dans aucun culte de l'antiquité il n'existe rien d'analogue : c'est un fait unique dans l'histoire des anciennes religions ; il nous faut arriver jusqu'à la doctrine chrétienne pour retrouver quelque chose de semblable. De même que le chrétien est un membre vivant du Christ, qu'il participe à sa vie, à ses mérites et à ses droits, qu'il porte son nom, s'abrite derrière la personne de son sauveur, ainsi le fidèle d'Osiris, non-seulement se réclame

de la double justice pour voir la face des dieux, dites par l'Osiris scribe Neb-qed, il dit : Salut à toi, dieu grand, seigneur de justice ! Je viens auprès de toi pour voir tes beautés. Je connais le nom du dieu grand et de ceux qui sont avec toi dans la salle de la double justice, qui vivent de la garde des impies et se nourrissent de leur sang, *le jour du compte des paroles*, devant l'Être bon. Je me place auprès de vous, seigneurs ; je vous apporte la vérité. »

Papyrus Neb-qed, publié par M. Deveria, pl. VII, col. 18 à 25.

Ce texte nous montre que les génies chargés de punir les méchants assistaient à la sentence, au jour solennel où l'on rendait compte même des paroles. Nous trouverons plus tard, dans la confession négative que le défunt fait devant son juge, cette curieuse mention : je n'ai pas beaucoup parlé. Comment ne pas rapprocher ces textes de ce qui sera dit par Jésus-Christ lui-même au sujet des paroles inutiles ?

de lui, mais devient son enfant et son frère, il est un autre lui-même. Son premier devoir, comme son premier droit, au seuil de ce monde de l'éternité, c'est de faire précéder le nom qu'il avait porté autrefois sur les chemins de la vie du nom divin de son sauveur. Ce nom, qui lui appartenait, puisqu'il était en vérité le membre vivant de son libérateur et un autre Osiris, devenait pour lui une égide et une protection : il conférait des droits imprescriptibles dans les terres des morts à quiconque avait mérité, pendant les jours rapides de l'existence terrestre, de le porter et de s'en prévaloir dans le monde d'outre-tombe.

A cette heure terrible, l'âme s'avancait sur les chemins ténébreux où Osiris avait passé lui-même et dont il était sorti triomphant et immortel. Leurs destinées étaient donc communes ; mais le dieu n'avait traversé qu'en courant ces terres obscures et remplies de périls ; sa souveraine puissance l'avait soutenu, là où l'humaine faiblesse ne pouvait que succomber (1). Le fidèle égyptien devait donc s'empresse de se mettre sous la garde et de se cacher sous le nom de son sauveur. Celui-ci, toujours plein de bonté et de miséricorde, apportait alors à chacun de ceux qui s'avançaient sur ses traces en ces sentiers difficiles, le secours de

(1) Dans le Symbole des apôtres, l'Eglise nous rappelle aussi la traversée de Jésus-Christ à travers les enfers : *Descendit ad inferos.*

son autorité souveraine et de son irrésistible pouvoir (1).

Rien n'est touchant comme les prières que ces âmes éplorées adressaient à leur protecteur dans ce moment décisif.

Nous lisons dans un papyrus du Louvre : « Amensaouef, le défunt, dit à Osiris : Reçois en paix cet Osiris, Amensaouef justifié.... ouvre-lui tes portes, que j'y entre au bon plaisir de mon cœur, que les gardiens de tes pylones ne me combattent pas, que je ne sois pas repoussé par tes gardes, que je voie Dieu dans ses formes, que je le serve dans le lieu où il est (2) ».

Pour se donner droit à ces faveurs, l'âme rappelait, comme au Livre des morts, sa vie innocente

(1) Platon semble faire allusion à ce long voyage des âmes dont l'avaient entretenu si souvent les prêtres d'Héliopolis. *Ferunt enim quemque nostrum, ab eo dæmone, qui viventem sortitus fuerit in locum quemdam duci, ubi oporteat omnes una collectos judicari ac deinde ad inferos proficisci illo duce, cui mandatum est ; hinc descendentes ad illa loca traducere, sortitos vero illic quæ oportet, tempusque debitum commoratos, ab alio duce rursus huc reduci post multos temporis longosque circuitus.*

Phædo, l.vii, p. 84. Edit. F. Didot.

Il rappelle encore cette dangereuse traversée, quand il nous dépeint les défunts racontant leurs épreuves et leur bonheur : *Narrare autem inter se, alteros dolentes ac flentes, recordantes quanta et qualia in subterraneo itinere perpessi essent et vidissent (esse autem illud mille annorum iter), alteros vero de cælo venientes narrare delicias pulchritudinisque mirificæ spectacula.*

Politeia, x, p. 194. Edit. F. Didot.

(2) *Catalogue des manuscrits égyptiens*, n° 3292, p. 7.